

**POUR DÉBUTER
AVEC LE COMMENTAIRE COMPOSÉ...
AVEC LE ROMANTISME...
AVEC STENDHAL...**

Michelle CALONNE
L.P. Lalo, Lille

Comment découvrir avec une classe de baccalauréat professionnel un auteur (Stendhal), un mouvement littéraire (le Romantisme) tout en se préparant à la difficile épreuve d'examen que représente le commentaire composé ? Voici le propos de cet article.

I. — Une première approche du commentaire composé

La méthode choisie pour aborder le commentaire composé est celle proposée par Isabelle Delcambre dans le n° 16 de RECHERCHES. Elle présente l'avantage de permettre à l'élève d'avoir une première représentation de la production à réaliser. Le matériel que j'ai choisi d'utiliser est un commentaire composé écrit par Yves Stalloni et paru dans *L'Ecole des Lettres II* (n° 7, 1987-1988) que j'ai très simplifié. Il m'a en effet semblé important que "l'écart" entre le modèle et le texte que les élèves sont capables d'écrire ne soit pas trop grand.

**Première étape du travail :
identification de l'introduction et de la conclusion.**

J'ai proposé aux élèves le document suivant en leur posant ces deux questions :
Quel est ce document ? Quelle en est l'origine ?

Document 1

Dans les premières pages de chacun de ses romans, Stendhal a placé une scène de "naissance de l'amour". Dans "*Lucien Leuwen*", la scène de

la première rencontre se déroule, de manière fugitive, dans une rue de Nancy où le héros vient d'entrer avec son régiment. Avec malice, Stendhal accentue le romanesque de la situation pour mieux révéler le caractère de son personnage.

(...)

Tout le talent de Stendhal a ainsi été réquisitionné pour organiser une scène romanesque, chargée de rappels culturels dans lequel évoluent des personnages au comportement convenu. Et puis la scène incline à la parodie, les agissements des protagonistes se signalent par leur ambiguïté. Le lecteur se trouve déstabilisé, déconcerté, désarçonné (à l'image du héros) d'autant plus que le romancier, loin de corriger la gêne née de la situation, l'accroît par quelques subtils effets et sa discrète présence. Décidément Stendhal n'est pas un romancier comme les autres et *Lucien Leuwen*, livre inachevé, pourrait passer pour le plus achevé de ses romans.

L'identification n'est pas facile ; les élèves sont déconcertés par le document. Quelques-uns proposent timidement une origine littéraire "peut-être un extrait d'une revue littéraire". Avec difficulté, nous arrivons à cerner le sujet de cet "article" : Stendhal et même plus précisément *Lucien Leuwen*. Ils remarquent également la dernière phrase du document. C'est ce jugement sur un auteur et sur une oeuvre qui leur permet de reconnaître ce qui pourrait correspondre à la dernière partie d'une conclusion. Et le premier paragraphe ? Ce serait donc l'introduction d'un exercice littéraire : article, critique, réflexion ? Au professeur de "nommer" le commentaire composé...

Il reste à chercher le plan suivi dans le développement. A la lecture de l'introduction, deux parties sont envisagées par la classe :

L'étude du romanesque de la situation et le caractère du personnage.

Etape 2

La deuxième partie du travail pose beaucoup moins de problèmes. Le "développement" du commentaire est immédiatement identifié dans le document 2. On trouve également sans difficulté le "plan" suivi. On s'aperçoit qu'il faut ajouter au plan du commentaire une troisième partie : *les intentions du romancier, la présence du narrateur*. Ajoutons quand même qu'aucun élève ne s'inquiète des nombreuses parenthèses du document. Mais, "questionnés", ils pensent tout de suite à des "exemples" tirés du texte.

Document 2

On pourrait aller jusqu'à prétendre que toute la première partie du roman va découler de cette scène particulière. Pour donner à l'épisode toute sa valeur, le romancier renouvelle cette scène romanesque conventionnelle en s'efforçant d'abord d'en accentuer les contrastes.

Ainsi, en premier lieu, pour les notations spatiales. (...) Le décor à lui seul annonce la nécessité de la rencontre.

L'autre contraste porte sur les événements et les personnages. (...).

La dernière manière de mettre en valeur cet échange romanesque de regards est d'opposer le caractère rayonnant et candide du message à l'arrière-plan de vulgarité. (...)

Le romanesque de la scène tient par ailleurs, et dans un autre registre, à l'utilisation voyante de la convention littéraire (et très romantique) de l'apparition féminine. Le motif de la "femme à sa fenêtre" est un poncif du genre sentimental. Le balcon — dont celui de Juliette serait le modèle — n'est qu'une variante du même thème. Le physique de la belle inconnue ajoute au mystère et à la surprise de la rencontre. (...)

Enfin, dernière caractéristique de cette scène privilégiée entre deux jeunes gens destinés à se plaire, l'importance du regard. (...)

Quand le regard devient action, naît le drame. (...)

La scène, en effet, laisse transparaître, au profit d'une circonstance particulière, un caractère. L'extrait est essentiellement centré sur le personnage de Lucien. (...) Stendhal abandonne son regard de "narrateur omniscient" pour nous donner le "point de vue" de Lucien.

Par ses pensées, autant que par ses actes, Lucien va se révéler à nous. Et son premier caractère est sans doute sa prétention aristocratique. Lucien apparaît comme un personnage hautain, un peu guindé, conscient, en tout cas, de son mérite et de son rang. (...)

Or ce jeune homme distingué, raffiné, à l'esprit élevé, est placé ici dans une situation ridicule. (...). Il possède cette caractéristique qu'il partage avec bien des héros masculins de Stendhal : la fatuité. (...)

Ce portrait du héros, n'est donc guère avantageux ; il semble même parfois relever de la caricature ironique. Porter un tel jugement c'est déjà s'intéresser aux intentions du romancier, à sa présence dans la scène. C'est cet aspect qu'il nous reste à commenter.

D'une manière relativement discrète, le narrateur de désolidarise de son héros. D'abord en portant des jugements sur sa manière de penser. (...) L'attaque est encore plus nette dans la deuxième partie de l'extrait, à l'occasion du "rire". (...)

Stendhal, qui s'amuse de ses personnages, refuse toutefois de s'étendre avec complaisance sur les situations qu'il met en scène ou sur les comportements qu'il décrit. Sans aller jusqu'à parler de "sécheresse", on peut aussi souligner la volonté de simplicité, d'économie qui préside à l'écriture. (...)

Etape 3

On peut maintenant "découvrir" l'extrait de *Lucien Leuwen* sur lequel porte le commentaire. La classe imagine avant tout une "histoire d'amour", une "scène romantique".

Document 3

« Lucien Leuwen », de Stendhal

{*Lucien Leuwen, fils d'un riche banquier parisien, devenu sous-lieutenant du 27^e régiment de Lanciers, entre, avec son escadron, dans la ville de Nancy.*}

« Lucien leva les yeux et vit une grande maison, moins mesquine que celles devant lesquelles le régiment avait passé jusque-là; au milieu d'un grand mur blanc, il y avait une persienne peinte en vert perroquet. Quel choix de couleurs voyantes ont ces marauds de provinciaux !

Lucien se complaisait dans cette idée peu polie, lorsqu'il vit la persienne vert perroquet s'entrouvrir un peu; c'était une jeune femme blonde qui avait des cheveux magnifiques et l'air dédaigneux : elle venait voir défilé le régiment. Tous les idées tristes de Lucien s'envolèrent à l'aspect de cette jolie figure; son âme en fut ranimée. Les murs écorchés et sales des maisons de Nancy, la boue noire, l'esprit envieux et jaloux de ses camarades, les duels nécessaires, le méchant pavé sur lequel glissait la rosse qu'on lui avait donnée, peut-être exprès, tout disparut. Un embarras sous une voûte, au bout de la rue, avait forcé le régiment à s'arrêter. La jeune femme ferma sa croisée et regarda, à demi cachée par le rideau de mousseline brodée de sa fenêtre. Elle pouvait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Lucien trouva dans ses yeux une expression singulière; était-ce de l'ironie, de la haine, ou tout simplement de la jeunesse et une certaine disposition à s'amuser de tout ?

Le second escadron, dont Lucien faisait partie, se remit en mouvement tout à coup; Lucien, les yeux fixés sur la fenêtre vert perroquet, donna un coup d'épéron à son cheval, qui glissa, tomba et le jeta par terre.

Se relever, appliquer un grand coup de fourreau de son sabre à la rosse, sauter en selle fut, à la vérité, l'affaire d'un instant; mais l'éclat de rire fut général et bruyant. Lucien remarqua que la dame aux cheveux d'un blond cendré souriait encore, que déjà il était remonté. Les officiers du régiment riaient, mais *exprès*, comme un membre du centre, à la Chambre des députés quand on fait aux ministres quelque reproche fondé.

— Quoique ça, c'est un bon lapin, dit un vieux maréchal des logis à moustaches blanches.

— Jamais cette rosse n'a été mieux montée, dit un lancier.

Lucien était rouge et affectait une mine simple. »

Stendhal, *Lucien Leuwen*, chap. IV.

Vous ferez de cette page de Stendhal un commentaire composé ; vous pourrez par exemple montrer comment le romancier décrit avec humour une scène conventionnelle qui lui permet de révéler le caractère de son héros.

Après lecture du passage, beaucoup d'élèves sont un peu déçus ; le "regard" qu'échangent les jeunes héros est si fugitif ! Sans doute s'attendaient-ils à une scène "coup de foudre" moins subtile et originale ! C'est le moment pour définir avec eux le commentaire composé comme un examen minutieux qui ne se contente pas d'une lecture superficielle.

Etape 4

J'ai ensuite demandé aux élèves de réfléchir aux "blancs" du développement (document 2) et je leur ai proposé de "replacer" les exemples précédemment "ôtés".

Document 4

a) Dans ce passage, le mot "yeux" est employé trois fois, autant que le verbe "voir" renforcé par "regarder", "remarquer".

b) En effet, l'apparition de cette "jeune femme blonde" dans ces lieux tristes et au milieu de pensées sombres, tient de l'illumination miraculeuse. L'ensemble des motifs de déplaisir ou de colère — énumérés dans une longue phrase — est compensé par la beauté radieuse de la "jolie figure". Les épithètes semblent se répondre symétriquement : "Tristes, noire, envieux, jaloux, méchant..." et "blonde, magnifique, jolie...". La métamorphose est aussi totale que rapide, comme le montrent le choix et le temps des verbes : "s'envolèrent", "fut ranimée", "tout disparut". Grâce à ce regard discret et lumineux, Lucien, littéralement, revient au monde. Cette résurrection annonce le destin en marche ; la "cristallisation" ne tardera pas à suivre.

c) Son physique est celui d'une créature de rêve : "jeune femme blonde qui avait des cheveux magnifiques et un air dédaigneux". Son apparence, sans être très précise, est celle d'une beauté de convention : "jolie figure", "cheveux d'un blond cendré".

d) Le meilleur exemple est fourni par la dernière phrase, laconique, sans aucun mot superflu ni recherché et qui, dans sa brièveté, dit beaucoup sur les contradictions internes du jeune héros : "Lucien était rouge et affectait une mine simple".

e) "Lucien se complaisait dans cette idée peu polie". Le ton est paternel, gentiment bienveillant, mais en même temps moqueur.

f) C'est son nom qui ouvre le passage ; c'est son nom qui figure en tête de la dernière phrase ; c'est son nom qui est régulièrement répété (à huit

reprises... !). C'est Lucien qui constitue l'élément dynamique, de la scène, puisqu'il bouge, s'arrête, se met en route, tombe, se relève. C'est dans sa conscience, enfin qu'on nous invite à entrer quand sont reproduites ses pensées (sur le goût de la province en manière de couleur), ses émotions ("son âme en fut ranimée"), ses supputations (quand il cherche à deviner la signification du regard de la jeune femme).

g) La maison sur laquelle Lucien pose son regard se détache de celles qu'il a pu voir jusqu'alors : "Une grande maison, moins mesquine...". Ce "grand mur blanc" fait tache par rapport aux "murs écorchés et sales" des autres bâtisses de Nancy. Et, au milieu de ce mur, autre surprise, la "persienne peinte en vert perroquet" attire inévitablement l'oeil exercé d'un élégant de la capitale.

h) La toile de fond, nous l'avons dit, est une rue sans grâce ; les comparses sont des soudards sans délicatesse (l'éclat de rire ou le commentaire final le prouvent). Enfin, la chute du cavalier est en total désaccord avec ses vraisemblables qualités équestres — autant qu'avec la hauteur de ses sentiments.

i) Le jugement prononcé sur les recherches décoratives des urbanistes nancéiens est sans concession : "Quel choix de couleurs voyantes ont ces marauds de provinciaux !". Le préjugé aristocratique du héros s'exprime également dans sa relation à autrui. Les provinciaux sont des "marauds". Le jeune homme se sent même vaguement persécuté : la rosse qu'il monte lui aurait été donnée "exprès" (le mot est souligné), de même que serait "exprès" le rire des officiers du régiment. Il pressent que les duels seront "nécessaires".

j) Lucien veut parader, veut chercher à prouver sa supériorité (aux provinciaux, aux autres soldats, à sa spectatrice).

k) Le jeune homme, en essayant de "fixer" ses yeux sur la "fenêtre vert perroquet" perd la maîtrise de la situation et tombe ridiculement de cheval, ce qui provoque le rire de son admiratrice. L'homme de paraître qu'est Lucien "perd la face" aux yeux du seul public qu'il désire conquérir.

l) Et c'est au moment qu'il pense le mieux assurer son image qu'il est (au propre et au figuré) désarçonné. Cet amour-propre pris en défaut suscite l'inévitable effet qui guette les vaniteux surpris : le rougissement.

m) Ce rire, qualifié de "général et bruyant", qui atteint aussi bien les officiers du régiment que "la dame aux cheveux d'un blond cendré", c'est le rire du narrateur lui même.

Les "repères" à l'intérieur du texte étant nombreux, le travail est relativement facile et passionne la classe. Il est possible d'avoir des difficultés à replacer les extraits j et l et vouloir faire suivre "fatuité" de j. Il peut être alors intéressant de constater que l'ordre : idée générale suivie d'un exemple n'est pas automatique.

On peut donner aux élèves un simple corrigé de l'exercice (g, b, h, c, a, k, f, i, j, l, e, m, d) ou l'ensemble du commentaire composé après reconstitution.

Document 5

Dans les premières pages de chacun de ses romans, Stendhal a placé une scène de "naissance de l'amour". Dans "*Lucien Leuwen*", la scène de la première rencontre se déroule, de manière fugitive, dans une rue de Nancy où le héros vient d'entrer avec son régiment. Avec malice, Stendhal accentue le romanesque de la situation pour mieux révéler le caractère de son personnage.

On pourrait aller jusqu'à prétendre que toute la première partie du roman va découler de cette scène particulière. Pour donner à l'épisode toute sa valeur, le romancier renouvelle cette scène romanesque conventionnelle en s'efforçant d'abord d'en accentuer les contrastes.

Ainsi, en premier lieu, pour les notations spatiales. La maison sur laquelle Lucien pose son regard se détache de celles qu'il a pu voir jusqu'alors : "Une grande maison, moins mesquine...". Ce "grand mur blanc" fait tache par rapport aux "murs écorchés et sales" des autres bâtisses de Nancy. Et, au milieu de ce mur, autre surprise, la "persienne peinte en vert perroquet" attire inévitablement l'oeil exercé d'un élégant de la capitale. Le décor à lui seul annonce la nécessité de la rencontre.

L'autre contraste porte sur les événements et les personnages. En effet, l'apparition de cette "jeune femme blonde" dans ces lieux tristes et au milieu de pensées sombres, tient de l'illumination miraculeuse. L'ensemble des motifs de déplaisir ou de colère — énumérés dans une longue phrase — est compensé par la beauté radieuse de la "jolie figure". Les épithètes semblent se répondre symétriquement : "Tristes, noire, envieux, jaloux, méchant..." et "blonde, magnifique, jolie...". La métamorphose est aussi totale que rapide, comme le montrent le choix et le temps des verbes : "s'envolèrent", "fut ranimée", "tout disparut". Grâce à ce regard discret et lumineux, Lucien, littéralement, revient au monde. Cette résurrection annonce le destin en marche ; la "cristallisation" ne tardera pas à suivre.

La dernière manière de mettre en valeur cet échange romanesque de regards est d'opposer le caractère rayonnant et candide du message à l'arrière-plan de vulgarité. La toile de fond, nous l'avons dit, est une rue sans grâce ; les comparses sont des soudards sans délicatesse (l'éclat de rire ou le commentaire final le prouvent). Enfin, la chute du cavalier est en total désaccord avec ses vraisemblables qualités équestres — autant qu'avec la hauteur de ses sentiments.

Le romanesque de la scène tient par ailleurs, et dans un autre registre, à l'utilisation voyante de la convention littéraire (et très romantique) de l'apparition féminine. Le motif de la "femme à sa fenêtre" est un poncif du genre sentimental. Le balcon — dont celui de Juliette serait le modèle — n'est qu'une variante du même thème. Le physique de la belle inconnue ajoute au mystère et à la surprise de la rencontre. Son physique est celui d'une créature de rêve : "jeune femme blonde qui avait des cheveux magnifiques et un air dédaigneux". Son apparence, sans être très précise, est celui d'une beauté de convention : "jolie figure", "cheveux d'un blond cendré".

Enfin, dernière caractéristique de cette scène privilégiée entre deux jeunes gens destinés à se plaire, l'importance du *regard*. Dans ce passage, le mot "yeux" est employé trois fois, autant que le verbe "voir" renforcé par "regarder", "remarquer".

Quand le regard devient action, naît le drame. Le jeune homme, en essayant de "fixer" ses yeux sur la "fenêtre vert perroquet" perd la maîtrise de la situation et tombe ridiculement de cheval, ce qui provoque le rire de son admiratrice. L'homme de paraître qu'est Lucien "perd la face" aux yeux du seul public qu'il désire conquérir.

La scène, en effet, laisse transparaitre, au profit d'une circonstance particulière, un caractère. L'extrait est essentiellement centré sur le personnage de Lucien. C'est son nom qui ouvre le passage ; c'est son nom qui figure en tête de la dernière phrase ; c'est son nom qui est régulièrement répété (à huit reprises... !). C'est Lucien qui constitue l'élément dynamique, de la scène, puisqu'il bouge, s'arrête, se met en route, tombe, se relève. C'est dans sa conscience, enfin qu'on nous invite à entrer quand sont reproduites ses pensées (sur le goût de la province en manière de couleur), ses émotions ("son âme en fut ranimée"), ses supputations (quand il cherche à deviner la signification du regard de la jeune femme). Stendhal abandonne son regard de "narrateur omniscient" pour nous donner le "point de vue" de Lucien.

Par ses pensées, autant que par ses actes, Lucien va se révéler à nous. Et son premier caractère est sans doute sa prétention aristocratique. Lucien apparaît comme un personnage hautain, un peu guindé, conscient, en tout cas, de son mérite et de son rang. Le jugement prononcé sur les recherches décoratives des urbanistes nancéiens est sans concession : "Quel choix de

couleurs voyantes ont ces marauds de provinciaux !". Le préjugé aristocratique du héros s'exprime également dans sa relation à autrui. Les provinciaux sont des "marauds". Le jeune homme se sent même vaguement persécuté : la rosse qu'il monte lui aurait été donnée "exprès" (le mot est souligné), de même que serait "exprès" le rire des officiers du régiment. Il pressent que les duels seront "nécessaires".

Or ce jeune homme distingué, raffiné, à l'esprit élevé, est placé ici dans une situation ridicule. Lucien veut parader, veut chercher à prouver sa supériorité (aux provinciaux, aux autres soldats, à sa spectatrice). Il possède cette caractéristique qu'il partage avec bien des héros masculins de Stendhal : la fatuité. Et c'est au moment qu'il pense le mieux assurer son image qu'il est (au propre et au figuré) désarçonné. Cet amour-propre pris en défaut suscite l'inévitable effet qui guette les vaniteux surpris : le rougissement.

Ce portrait du héros, n'est donc guère avantageux ; il semble même parfois relever de la caricature ironique. Porter un tel jugement c'est déjà s'intéresser aux intentions du romancier, à sa présence dans la scène. C'est cet aspect qu'il nous reste à commenter.

D'une manière relativement discrète, le narrateur de désolidarise de son héros. D'abord en portant des jugements sur sa manière de penser : "Lucien se complaisait dans cette idée peu polie". Le ton est paternel, gentiment bienveillant, mais en même temps moqueur. L'attaque contre le personnage est encore plus nette, dans la deuxième partie de l'extrait, à l'occasion du "rire". Ce rire, qualifié de "général et bruyant", qui atteint aussi bien les officiers du régiment que "la dame aux cheveux d'un blond cendré" citée à trois reprises, c'est le rire du narrateur lui-même.

Stendhal, qui s'amuse de ses personnages, refuse toutefois de s'étendre avec complaisance sur les situations qu'il met en scène ou sur les comportements qu'il décrit. Sans aller jusqu'à parler de "sécheresse", on peut aussi souligner la volonté de simplicité, d'économie qui préside à l'écriture... Le meilleur exemple est fourni par la dernière phrase, laconique, sans aucun mot superflu ni recherché et qui, dans sa brièveté, dit beaucoup sur les contradictions internes du jeune héros : "Lucien était rouge et affectait une mine simple".

Tout le talent de Stendhal a ainsi été réquisitionné pour organiser une scène romanesque, chargée de rappels culturels dans laquelle évoluent des personnages au comportement convenu. Et puis la scène incline à la parodie, les agissements des protagonistes se signalent par leur ambiguïté. Le lecteur se trouve déstabilisé, déconcerté, désarçonné (à l'image du héros) d'autant plus que le romancier, loin de corriger la gêne née de la situation, l'accroît par quelques subtils effets et sa discrète présence. Décidément Stendhal n'est pas un romancier comme les autres et Lucien Leuwen, livre inachevé pourrait passer pour le plus achevé de ses romans.

Avant de passer à la rédaction, il peut être intéressant de savoir comment la classe "voit" le commentaire composé.

Dans un premier temps, certains élèves indiquent qu'un commentaire composé est une analyse, "des faits", ou "des personnages" et des "lieux", "du style". D'autres pourtant ont une représentation moins parcellaire : "on relève ce que l'on voit ; on le structure ; on le rédige" ou "on donne son interprétation du texte".

Etape 5

Le premier commentaire composé que j'ai demandé aux élèves de rédiger est un sujet donné à la session de remplacement du baccalauréat professionnel de 1988 (secteur tertiaire). Le texte choisi permet à la classe de continuer la découverte de l'auteur tout en rendant difficile une organisation identique du travail.

Document 6

Julien Sorel, fils d'un charpentier, est devenu le secrétaire du Marquis de la Mole. Il a conquis l'amour de sa fille Mathilde ; maintenant persuadé qu'elle le méprise, il a décidé de partir...

[...]

Ainsi, vous ne m'aimez plus ?

— J'ai horreur de m'être livrée au premier venu, dit Mathilde en pleurant de rage contre elle-même.

— *Au premier venu !* s'écria Julien, et il s'élança sur une vieille épée du Moyen Age qui était conservée dans la bibliothèque comme une curiosité.

Sa douleur, qu'il croyait extrême au moment où il avait adressé la parole à Mlle de la Mole, venait d'être centuplée par les larmes de honte qu'il lui voyait répandre. Il eût été le plus heureux des hommes de pouvoir la tuer.

Au moment où il venait de tirer l'épée, avec quelque peine, de son fourreau antique, Mathilde, heureuse d'une sensation si nouvelle, s'avança fièrement vers lui ; ses larmes s'étaient tariées.

L'idée du Marquis de La Mole, son bienfaiteur, se présenta vivement à Julien. Je tue-rais sa fille ! se dit-il, quelle horreur ! Il fit un mouvement pour jeter l'épée. Certainement, pensa-t-il, elle va éclater de rire à la vue de ce mouvement de mélodrame : il dut à cette idée le retour de tout son sang-froid. Il regarda la lame de la vieille épée curieusement et comme s'il y eût cherché quelque tache de rouille, puis il la remit dans le fourreau, et avec la plus grande tranquillité la remplaça au clou de bronze doré qui la soutenait.

Tout ce mouvement, fort lent sur la fin, dura bien une minute ; Mlle de La Mole le regardait étonnée. J'ai donc été sur le point d'être tuée par mon amant ! se disait-elle.

Cette idée la transportait dans les plus beaux temps du siècle de Charles IX et de Henri III.

Elle était immobile devant Julien qui venait de replacer l'épée, elle le regardait avec des yeux où il n'y avait plus de haine. Il faut convenir qu'elle était bien séduisante en ce moment, certainement jamais femme n'avait moins ressemblé à une poupée parisienne (ce mot était la grande objection de Julien contre les femmes de ce pays).

Je vais retomber dans quelque faiblesse pour lui, pensa Mathilde ; c'est bien pour le coup qu'il se croirait mon seigneur et maître, après une rechute, et au moment précis où je viens de lui parler si ferme. Elle s'enfuit.

STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, 1830,
(chapitre XV^{II}, Livre second).

[..]

Les deux personnages s'affrontent comme dans une sorte de duel. Dans un développement composé, d'une page environ, vous le montrerez en étudiant, par exemple, les mouvements du dialogue, les attitudes et les comportements des protagonistes, l'évolution de leurs sentiments...

Avant la rédaction proprement dite, il est nécessaire de mener avec la classe une analyse en profondeur du texte. Les points suivants sont étudiés :

- le schéma narratif,
- la présence du narrateur,
- les personnages : statut social ; caractère ; sentiments ; attitudes,
- le dialogue.

La phrase d'écriture même se déroule en plusieurs étapes. Par équipes, les élèves sont invités à réfléchir à l'organisation de leur travail (*quel "plan" vont-ils suivre ?*) et à rédiger l'introduction du commentaire. Ces travaux préliminaires sont ramassés et corrigés. La plupart sont de bonne qualité et je me borne à suggérer quelques améliorations. Voici l'introduction de l'équipe d'Isabelle :

" Dans cet extrait du "Rouge et du Noir" écrit par Stendhal, auteur du XIXème siècle, nous sommes confrontés à une scène d'amour qui se déroule à l'encontre de l'habituel. Julien et Mathilde, les personnages du roman, se disputent. Cette scène a lieu dans une bibliothèque. Voyons comment le narrateur nous présente le rapport entre les personnages, leur dispute, leurs sentiments".

On voit que peu de remarques sont à faire si ce n'est leur demander de rectifier le nom de l'oeuvre et si l'extrait est bien défini par l'expression : "scène d'amour".

L'équipe de Sandra, par contre, rédige une introduction moins complète :

"Nous allons étudier un extrait de "Le Rouge et le Noir" de Stendhal, daté de 1830. Cet extrait nous expose une dispute de deux personnages censés s'aimer".

Je renvoie donc l'équipe à "l'introduction-modèle" afin qu'elle essaie de compléter son travail et d'annoncer l'organisation de son commentaire.

La rédaction du commentaire proprement dit se fait en classe et individuellement (avec possibilité de consulter classeur et documents). Les résultats sont bons, parfois même excellents. Très peu d'élèves oublient de justifier leur analyse du texte par des citations. Lorsque c'est tout de même le cas, le professeur a toujours le moyen, au moment de la correction, de renvoyer au commentaire analysé en début de séance.

La conclusion du commentaire est cependant un moment difficile. Certains élèves se bornent à emprunter des expressions au commentaire-modèle :

"Stendhal nous présente une scène mélodramatique dans laquelle évoluent ses personnages".

Ou encore : *"Tout le talent de Stendhal a ainsi été réquisitionné pour organiser une scène d'amour dans laquelle deux personnages jeunes et séduisants aux comportements bizarres et inattendus évoluent".*

Sandra combine emprunt maladroit et réflexion personnelle intéressante : *"Pour finir, Stendhal utilise toujours dans ses romans une scène de naissance de l'amour. Dans la dispute de ses personnages, l'auteur veut nous montrer que l'on ne connaît jamais complètement une personne. De même que l'on peut obtenir de l'admiration pour quelqu'un à cause d'une réaction inhabituelle et inattendue, même pendant un moment de colère".*

Enfin, Isabelle réussit à réaliser une conclusion personnelle en empruntant seulement quelques termes de vocabulaire au modèle : *"Stendhal a écrit une scène d'amour ambiguë. C'est à dire qu'à la première approche du texte, on penserait qu'il s'agit d'un duel et non de l'amour entre deux personnages. Le lecteur se trouve destabilisé à la lecture de cette scène entre Julien et Mathilde, qui, malgré leur dispute, s'aiment toujours. Après l'étude de cette scène, on se demande comment se termine "Le Rouge et le Noir". Mathilde et Julien s'aimeront-ils toujours ?"*

Ces quelques extraits de copies montrent qu'un travail de réflexion (sur la conclusion de son rôle), d'écriture — ou de réécriture — doit ensuite être mené sur ce point particulier.

II. — Stendhal et les romantiques

La classe connaît alors Stendhal par l'étude de deux extraits. Comment l'imagine-t-elle ?

À la question : *"Quelle image vous faites-vous de Stendhal ?"*, les réponses sont les suivantes : "fier", "orgueilleux", "quelqu'un de maladroit, qui fait des bêtises comme ses personnages masculins", "moqueur puisqu'il rend son personnage ridicule", "un peu romantique". Pour certains "il a certainement eu beaucoup de conquêtes" "c'était peut-être un séducteur, un don juan" ; pour d'autres "il a été déçu par les femmes".

Par contre, la question suivante que je pose "De quel mouvement littéraire considère-t-on qu'il fait partie ?" ne reçoit aucune réponse. En effet, pour les élèves le "romantisme" de Stendhal est plus à interpréter comme un "penchant pour l'amour" que comme une école littéraire.

Si l'auteur et le mouvement littéraire sont ignorés, le travail suivant va permettre de les découvrir.

Le travail de la classe est réparti entre 6 équipes. Les quatre premières disposent d'extraits d'un article paru dans *Phosphore n°132 de janvier 1992* (voir annexe 1) ; les équipes 5 et 6 disposent de deux articles parus dans *Phosphore n°133 (février 1992)* "A quoi rêvent les romantiques" et "L'invitation aux voyages" (voir annexe 2).

Groupe 1 — VOTRE TRAVAIL :

A l'aide d'un extrait d'un article de "Phosphore" et des manuels qui sont à votre disposition, vous devez réaliser une "pseudo-autobiographie" partielle de Stendhal.

Vous insisterez sur ce qui est subjectif : convictions politiques, religieuses, aspirations, goûts, dégoûts.

Rien ne vous oblige à reprendre tout ce qui est dans le document, au contraire...

Attention, , pensez à choisir le moment de sa vie où vous le faites débiter son autobiographie.

Elle commencera obligatoirement par ces mots : "Je n'ai aimé avec passion en ma vie que..."

Groupe 2 — VOTRE TRAVAIL :

A l'aide d'un extrait d'un article de "Phosphore" et des manuels qui sont à votre disposition, vous devez réaliser une "pseudo-autobiographie" partielle de Stendhal.

Vous insisterez sur tout ce qui est subjectif : convictions politiques, religieuses, aspirations, goûts, dégoûts.

Rien ne vous oblige à reprendre tout ce qui est dans le document, au contraire...

Attention, pensez à choisir le moment de sa vie où vous le faites débiter son autobiographie.

Elle commencera obligatoirement par ces mots : "Pour employer mes loisirs dans cette terre étrangère, j'ai envie d'écrire un petit mémoire..."

Groupe 3 — VOTRE TRAVAIL :

A l'aide d'un extrait d'un article de "Phosphore", vous devez réaliser une "pseudo-autobiographie" partielle de Stendhal.

Vous insisterez sur ce qui est subjectif : convictions politiques, religieuses, aspirations, goûts, dégoûts.

Rien ne vous oblige à reprendre tout ce qui se trouve dans le document, au contraire...

Attention, pensez à choisir le moment de sa vie où vous le faites débiter son autobiographie.

Elle commencera obligatoirement par ces mots : "J'ai commencé ma vie comme je la finirai sans doute..."

Groupe 4 — VOTRE TRAVAIL :

A l'aide d'un extrait d'un article de "Phosphore" et de manuels qui sont à votre disposition, vous devez réaliser une biographie de Stendhal. Efforcez-vous de vous limiter le plus possible aux faits et de laisser de côté tout ce qui est information sur ses goûts, sa personnalité. Cette biographie peut prendre la forme d'un axe chronologique.

Vous mentionnerez parallèlement les grands événements littéraires de la période.

Groupe 5 — VOTRE TRAVAIL :

A l'aide de deux articles de "Phosphore" : "A quoi rêvent les romantiques" et "L'invitation aux voyages", vous devez réaliser un tableau qui

présente (de manière aussi chronologique que possible) les écrivains romantiques et leurs oeuvres.

Précisez le genre de l'oeuvre. Par exemple, poésie, oeuvre romanesque (pour ces dernières, vous pouvez présenter le héros romantique).

Groupe 6 — VOTRE TRAVAIL :

A l'aide de deux articles de "Phosphore" : "A quoi rêvent les romantiques" et "L'invitation aux voyages", vous devez réaliser un tableau qui présente les thèmes de prédilection des Romantiques.

Les phrases-amorces données aux équipes 1 et 2 sont empruntées à Stendhal lui-même (*Souvenirs d'égotisme*) ; la phrase-amorce n°3 à Jean-Paul Sartre (*Les Mots*).

Le travail se répartit dans la classe sans difficulté ; certains préfèrent l'étude du romantisme ; d'autres choisissent le travail sur Stendhal "parce qu'il n'y a qu'un article à lire !".

Les travaux réalisés permettent de découvrir Stendhal de manière un peu plus approfondie et surtout peuvent donner lieu à des confrontations intéressantes : les choix effectués dans les articles n'étant pas les mêmes selon les équipes. Ayant mené le travail dans deux classes, je peux reproduire ci-dessous deux travaux très différents avec pourtant le même point de départ.

PSEUDO-AUTOBIOGRAPHIE N°1

Paris, le ... 1842

Je n'ai aimé avec passion en ma vie que les femmes et l'écriture. Malheureusement, les jolies femmes m'ont toujours tourné le dos.

En 1802, je renonce à ma carrière militaire et je rentre à Paris : là, je multiplie les aventures et les maîtresses.

Je tombe amoureux d'une actrice que je suis jusqu'à Marseille, et qui, pourtant sera encore un échec pour moi.

Mais, mon plus grand chagrin d'amour sera celui avec Métilde Debowski qui brillait dans son salon Milanais et que je n'ai pu séduire.

Ma seule consolation fut l'écriture. Depuis mon plus jeune âge, j'avais voulu être écrivain. Quoi au juste ? Je n'en savais rien, des comédies pour être un nouveau Molière ? Peut-être, mais je n'étais pas doué pour l'art dramatique.

Ma vie et surtout ma carrière, peuvent se résumer en deux romans ou deux véritables miracles : "Le Rouge et le Noir" et "La chartreuse de Parme" qui fut écrit

après beaucoup d'errance, de souffrance, dans cette liberté inattendue que l'on gagne parfois à l'âge mûr, après m'être affranchi des timidités et des influences de la jeunesse.

Voilà à quoi se résume sa vie.

Maintenant, en cette année 1842, négligé, isolé, moralement affecté, me périssant d'ennui, je sens ma vie s'éteindre...

Stendhal

PSEUDO-AUTOBIOGRAPHIE N°2

SOUVENIRS DE MA VIE

Je n'ai aimé avec passion en ma vie què les salons avec des femmes où l'on prend du punch léger à minuit et demi et où la conversation est gaie. C'est l'endroit du monde où je me trouve le mieux.

Je raffole de l'opéra, des compositeurs italiens comme Rossini et Cimarosa. Les villes qui m'ont enchanté sont Milan et les villes d'Italie. Ce sont des villes musicales et raffinées.

L'amour fut bien, en effet, l'une des grandes affaires de ma vie.

Durant ma vie, j'ai détesté l'intransigeance absolue de la vie de Province et les oppresseurs de cette ville. Et la médiocrité, le conformisme de la vie bourgeoise.

En 1842, le 31 décembre, je me rends compte que ma vie prend fin à ce jour avec derrière elle plein de bons et de mauvais souvenirs.

QUI SAIT SI ON SE SOUVIENDRA DE MOI ?

STENDHAL - 1783-1842

On s'aperçoit en lisant ces travaux qu'on est loin de l'image de Stendhal "don juan" envisagée auparavant par la classe.

Choisi avec plus d'enthousiasme mais n'offrant pas la même possibilité créative, le travail des équipes 5 et 6 permet quand même de chasser un lieu commun : romantisme n'est pas obligatoirement synonyme d'attraction amoureuse ! Au contraire, la classe découvre que les thèmes de prédilection des romantiques sont nombreux et vont de l'archéologie à la ferveur religieuse ! Dernière remarque, Stendhal est peu mentionné dans le tableau (uniquement à travers *La Chartreuse de Parme*), preuve, s'il en était besoin, que son oeuvre est originale et ne peut se réduire à un mouvement.

Pour clore la séance, pourquoi ne pas faire lire aux élèves ce bref extrait des *Souvenirs d'égotisme* ?

"Ai-je tiré tout le parti possible pour mon bonheur des positions où le hasard m'a placé pendant les 9 ans que je viens de passer à Paris ? Quel homme suis-je ? Ai-je du bon sens ? Ai-je du bon sens avec profondeur ? Ai-je un esprit remarquable ? En vérité, je n'en sais rien. Emu par ce qui m'arrive au jour le jour, je pense rarement à ces questions fondamentales, et alors mes jugements varient comme mon humeur. Mes jugements ne sont que des aperçus.

Voyons si, en faisant mon examen de conscience la plume à la main, j'arriverai à quelque chose de *positif* et qui reste *longtemps vrai* pour moi. Que penserai-je de ce que je me sens disposé à écrire en le relisant vers 1835, si je vis ? Sera-ce comme pour mes ouvrages imprimés ? J'ai un profond sentiment de tristesse quand, faute d'autre livre, je les relis".

Souvenirs d'égotisme, Chapitre I, 20 juin 1832, Mero (Rome).

PORTRAIT

Annexe 1

STENDHAL

Faitez-vous partie de cette espèce d'hommes (et de femmes) que l'on appelle les stendhaliens? Est stendhalien celui qui se reconnaît dans une écriture vagabonde, naturelle, d'une simplicité et d'une liberté admirables, à la fois sèche et passionnée.

Il a le goût de la vérité la plus intransigeante, une forme d'égotisme (c'est-à-dire le culte du moi). Il est incapable de vivre heureux tout en recherchant le bonheur, la liberté, l'amour. Il a le souci de ressembler en somme aux héros de *La Chartreuse* et du *Rouge et le Noir*, de connaître comme eux de fulgurantes ascensions sociales, d'être aimé de jolies femmes, de refuser la médiocrité et le conformisme de la vie bourgeoise, de briller dans les salons... Alors que la réalité - hélas! - s'avère autrement plus cruelle - pour Stendhal du moins.

Il lui est difficile de faire carrière dans l'armée ou la diplomatie. Les jolies femmes lui tournent souvent le dos. Il reste lui-même d'une timidité ou d'une balourdise désolantes. Reste alors l'écriture, cette forme de consolation ou de revanche. Pour mieux se connaître; dépeindre cruellement la société; et rêver aux destins imaginaires qu'il aurait sans doute aimé vivre... Stendhal (de son vrai nom Henri Beyle) est né à Grenoble en 1783. Et cette ville de province, il va se mettre à la détester avec une intransigeance absolue. Parce qu'il

l'associe à son père, à une forme d'étouffante pruderie religieuse et surtout à l'absence tragique d'une mère morte alors qu'il a tout juste 7 ans. A l'âge de 13 ans, en 1796, il entre à l'École centrale de Grenoble et prépare Polytechnique. La Révolution française pendant ce temps culmine et s'essouffle. Qu'importe! Il se déclare athée et jacobin par réaction contre un père pieux.

Plus tard, dans son grand livre posthume de souvenirs, *La Vie d'Henri Brulard*, il s'écriera : « *Tout ce qui est bas et plat dans le genre bourgeois me rappelle Grenoble, tout ce qui me rappelle Grenoble me fait horreur; non horreur est trop noble, mal au cœur.* »

A 17 ans, Stendhal monte à Paris, s'aperçoit que les mathématiques l'ennuient, renonce à Polytechnique et, grâce à la protection d'un parent influent, Pierre Daru, est engagé au ministère de la Guerre. Le 7 novembre 1800, il quitte la France pour l'Italie où il sera nommé sous-lieutenant de cavalerie. Mais sa carrière militaire n'aura rien d'héroïque. Néanmoins, il découvre avec ravissement Milan et l'Italie qu'il juge si belle, si enchantée, si musicale, si raffinée. Cette Italie, qui s'enflamme aux « idées nouvelles » grâce aux armées de Bonaparte, secoue l'asphyxiant joug autrichien, se grise de musique et d'amour. Pas de doute, la vraie ville d'adoption de Stendhal, c'est Milan! Plus tard, il deman-

dera que l'on fasse graver sur sa tombe l'inscription : « Arigo Beyle, milanese, visse, scrisse, amo. » Autrement dit : « Henri Beyle, milanais. Il vit, il écrivit, il aima... » L'amour fut bien, en effet, l'une des grandes affaires de sa vie. En 1802, il renonce à sa carrière militaire, rentre à Paris, multiplie les aventures et les maîtresses, fréquente les salons, rêve de gloire, se rend au théâtre, tombe amoureux d'une actrice qu'il suit jusqu'à Marseille, veut faire fortune dans la banque et le commerce et tire le diable par la queue.

1806: INTENDANT DANS L'ARMÉE FRANÇAISE

En 1806, il retrouve un poste militaire dans l'intendance. Et il suit bientôt l'épopée impériale d'Allemagne en France, partageant les gloires, les victoires, les souffrances et les défaites de la Grande Armée. Quelle aventure! Quel rêve lointain d'héroïsme dans cette Europe à feu et à sang qu'il observe tout en songeant déjà à la littérature, en tenant son « journal », en nouant de nouvelles liaisons amoureuses, à Paris ou à Milan, en jouant au dandy ou au brillant cauteur.

Dans sa *Vie d'Henri Brulard*, il confessera encore : « *Un salon de huit ou dix personnes dont toutes les femmes ont eu des amants, où la conversation est gaie, anecdotique, et où l'on prend du punch léger à minuit et demi, est l'endroit du monde où je me trouve le mieux.* » Est-ce là un point de vue conforme à celui du jeune révolutionnaire enflammé qu'il se piquait d'être, adolescent, à Grenoble? Stendhal n'est jamais à une contradiction près. Ne va-t-il pas jusqu'à avouer : « *J'aime le peuple, je déteste ses oppresseurs; mais ce serait pour*

moi un supplice de tous les insatiables que de vivre avec le peuple. »

La chute de Napoléon (en 1814) l'attriste. Le retour des Bourbons, de l'ordre moral, de l'esprit de revanche de la noblesse et de la médiocrité triomphante l'accable. Il renonce à tout métier, va s'établir à Milan et entend se consacrer à l'amour, à la musique et à la littérature. L'amour? Jamais, hélas, il ne pourra séduire la belle Métilde Dembowsky qui brille dans son salon milanais. Il la poursuit jusqu'à Volterra et Florence de son amour brillant et de ses assiduités mélodiques, (entre 1818 et 1820). La musique? Il raffole de l'opéra. Il ne quitte pas la Scala de Milan. Il est le modèle des dilettantes, des mélomanes. Cimarosa (1) le ravit. Rossini (2) le remplit de bonheur avec ses inventions mélodiques et l'esprit, la vivacité de ses sublimes opéras. Il lui consacra du reste une biographie en 1823.

La littérature? Oui, il voudrait écrire. Quoi au juste? Des comédies pour être un nouveau Molière?

1831-1838: DEUX ROMANS DEUX MIRACLES

Mais il n'est guère doué pour l'art dramatique. Des études esthétiques ou critiques? Il publie les *Vies de Haydn, Mozart et Métaïstase* et une *Histoire de la peinture en Italie* qui brillent surtout par les emprunts indiscrets qu'il fait à des auteurs italiens. Plus personnel est son récit de voyage, *Rome, Naples et Florence*. Mais, encore une fois, il hésite, il tâtonne, il se cherche. En 1821, Stendhal, trop libéral et inquiété par la police autrichienne, regagne Paris, retrouve les salons de la capitale et rédige avec *De l'amour*

une curieuse et passionnante analyse psychologique des étapes de la passion, dont cette fameuse cristallisation stendhalienne, ce moment décisif où l'esprit, modelant la réalité sur ses désirs, idéalise l'être aimé...

La vie et surtout la carrière de Stendhal peuvent se résumer en deux romans ou deux véritables « miracles » : *Le Rouge et le Noir* et *La Chartreuse de Parme*. Depuis son plus jeune âge, Stendhal avait voulu être écrivain. Mais il devient romancier sur le tard, après beaucoup d'errances, de souffrances, dans cette liberté inattendue que l'on gagne parfois à l'âge mûr après s'être affranchi des timidités et des influences de la jeunesse.

1840: LA SOLITUDE ET L'ENNUI

A 46 ans, Stendhal, après une nuit d'illumination à Marseille, ébauche en un mois *Le Rouge et le Noir* qui paraît en 1831. C'est le grand roman de l'ambition. Julien Sorel, fils d'un scieur de bois, est précepteur des enfants de Monsieur de Rênal. Il entre au séminaire, obtient une place de secrétaire chez le marquis de La Mole et se fait aimer de sa fille, la romanesque Mathilde. Son triomphe semble assuré. Un nom, un titre, un mariage lui sont promis. Mais non! Jalouse, Madame de Rênal le dénonce...

Autre miracle : *La Chartreuse de Parme*, écrit en moins de deux mois durant l'été 1838, comme échappé de lui-même au fil d'une inspiration débridée qui le ramène à l'Italie romanesque du bonheur fou et de la jeunesse. Il a imaginé la vie de Fabrice del Dongo, ébloui par le prestige de Napoléon, jugé trop libéral par le prince de Parme, empri-

sonné à la tour Farnèse, amoureux de la fille du gouverneur, Clélia Conti, protégé par sa tante la duchesse de Sanseverina qui éprouve une tendre passion pour lui et le fait évader...

Libres, heureux et aimés, Julien et Fabrice aspirent à l'être tous les deux, comme Stendhal. Le premier déteste le régime légitimiste, le second témoigne d'une forme d'anarchisme aristocratique, et ils sont des projections rêvées de l'auteur. Ils meurent jeunes, Julien sur l'échafaud, Fabrice en renonçant au monde et en se retirant à la chartreuse de Parme. Comme si trop de bonheur entraperçu devait s'illuminer et disparaître prématurément dans la mort.

Balzac sera l'un des rares à saluer la parution de *La Chartreuse de Parme*, « un livre où le sublime éclate de chapitre en chapitre ». Et Stendhal, négligé, isolé, moralement affecté, périssant d'ennui dans son poste médiocre de consul à Civita Vecchia, dans les États du Pape, non loin de Rome, mourra d'une crise d'apoplexie, en 1842, à Paris, laissant en chantier un roman, *Lucien Leuwen*. Après sa mort, paraîtront encore *Lamiel*, *Les Souvenirs d'égotisme*, *La Vie d'Henri Brulard* et son *Journal*...

Stendhal espérait écrire avec la sobriété du Code civil. Par bonheur, il n'y est pas parvenu. Et le culte stendhalien qui allait bientôt naître se nourrira du mélange unique, chez lui, du romantisme et du réalisme, de la plus grande subtilité psychologique et d'une vagabonde liberté romanesque, d'une sincérité tragique nouée à des rêveries malheureuses.

Frédéric Vitoux
Illustrations :
Jean-Luc de Zorzi

(1) Compositeur italien
(1749-1801)
(2) Compositeur italien
(1792-1868)

Annexe 2

A quoi rêvent les romantiques ?

LE MAL DU SIÈCLE

Tous les siècles ont eu mal : mal de vivre, mal de mourir. Mais l'âme romantique se plaît à sa tristesse, elle goûte un sombre plaisir à se sentir souffrir. Drapés dans des capes noires et funèbres, les poètes se donnent l'apparence de fantômes; ils vont du haut des cathédrales gothiques porter des toasts aux cieus tourmentés et cacher au fond des bois l'inguérissable blessure qui les perce à cœur. En 1799, Bonaparte écrit d'Égypte à son frère Joseph : « *J'ai besoin de la solitude, la grandeur me lasse, la gloire m'ennuie. A 29 ans je n'attends plus rien.* » En 1802, Chateaubriand décrit dans *René* le « *Vague des passions* », mélange d'exaltation et de mélancolie. « *On habite avec un cœur un monde vide, et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout.* » Oberman (1804) de Senancour, *Adolphe* (1816) de Benjamin Constant disent la même souffrance, la même incertitude morale depuis qu'une certaine espérance historique est morte : celle de 1789, fauchée par la réaction de Thermidor (avec, en juillet 1794, la chute de Robespierre). En effet, les héritiers des philosophes, qui croyaient à la raison et à la liberté seront déçus par le Consulat, et l'Empire : les vainqueurs de la Révolution ont mal d'une victoire dévoyée. Et les vaincus ont mal d'avoir été vaincus. Emigrés sous la Révolution, ils ont vu

s'effondrer l'Ancien Régime, balayé par la tourmente. Comme Chateaubriand, ils s'interrogent sur le monde qui s'annonce. Le retour des Bourbons en 1815 ne comblera pas leurs espérances.

L'EXALTATION DU « MOI »

La deuxième génération des Romantiques (celle de 1830) portera à son comble l'exaltation du « moi ». D'une part, des élans vers un idéal inaccessible, de l'autre un abattement profond. Plus que jamais la poésie lyrique explore les « *sombres plaisirs* » des « *cœurs mélancoliques* », rend compte de l'étrangeté de chacun pour tous. « *Sachez-le, c'est le cœur qui parle et qui soupire lorsque la main écrit...* » (Musset, *Namouna*, 1832). *Méditations* de Lamartine (1820) ou *Nuits* de Musset (1835), la poésie devient une sorte de confession sentimentale. Musset, en 1836, publie *La confession d'un enfant du siècle* où il décrit la psychologie lucide d'un être ingénieux à se torturer; dans *Volupté* qu'il publie en 1834, Sainte-Beuve se fait observateur du mal du siècle qui ronge son temps.

L'AMOUR DE L'AMOUR

Pour les Romantiques, l'amour n'est pas seulement une passion irrésistible, c'est une vertu. Les Romantiques n'ont pas considéré l'amour comme une impulsion sensuelle ou comme

un caprice du cœur, plutôt comme un principe divin : Dieu est toujours présent dès qu'il s'agit d'amour, il faut tout faire pour rechercher l'union idéale. Le vocabulaire religieux se mêle constamment à celui de la passion. Qu'il ouvre un paradis ou qu'il précipite en enfer (cela arrive!) l'amour est un moyen d'accéder à l'idéal ou de vaincre le temps (Lamartine, *Le lac*). Musset en célèbre les bienfaits dans *La Nuit d'août* et avec l'amour, la femme héroïne amoureuse par excellence se voit soudain -chez George Sand (*Indiana*, 1832) en particulier- octroyer de nouveaux droits : droit au respect, à la liberté de vivre et d'aimer.

LA NATURE

C'est leur mélancolie, leur amour de la solitude qui poussent les Romantiques vers les champs, les bois, les montagnes ou la mer. La nature est la confidente de leurs plaintes ou un témoin des jours heureux. Lacs, forêts, vallons isolés ressuscitent le passé, gardiens fidèles du souvenir. La nature est la grande consolatrice. C'est vers elle que se tourne le rêveur ou le solitaire. Premiers explorateurs d'une nature qui leur paraît encore sauvage, les Romantiques se complaisent aux sites scabreux, chaos rocheux, précipices insondables, forêts impénétrables, déserts de sable ou de glace, où leur cœur tourmenté voit une image de l'infini.

LE GOÛT DES RUINES

Les ruines où la nature combat l'art des hommes inspirent une douce mélancolie », écrit Benjamin Constant. « Elle nous y montre la vanité de nos travaux et la perpétuité des siens. » A l'ère romantique, les ruines opposent la durée à l'instant, la sérénité morale au désordre des passions, la paix de l'ordre naturel à l'agitation des hommes; elles deviennent signes visibles de l'écoulement du temps, de la brièveté de l'existence humaine. Ainsi, Chateaubriand médite sur la fuite du temps, du haut de l'Acropole d'Athènes (Itinéraire de Paris à Jérusalem, 1811). Au siècle précédent l'archéologie a fait ses plus belles découvertes : Herculaneum (1711), Pompéi (1738-1766); en 1809 débutent les fouilles du Forum de Rome, les voyages en Grèce se multiplient : Lord Elgin rapporte entre 1800 et 1803 au British Museum les marbres du Parthénon et du temple d'Athéna. Le monde se transforme en un musée géant. Et les Romantiques jettent sur lui un regard éperdu.

LE SENTIMENT RELIGIEUX

Le Romantisme, est fondamentalement religieux. Anglais, allemands ou français, les poètes romantiques affirment le rôle sacré de la poésie, qui seule, peut révéler le Vrai et le Bien. « Peuples! Ecoutez le poète! Ecoutez le rêveur sacré », Victor-Hugo, *Fonction du poète* (1839). En France, Chateaubriand dès 1802 avait réhabilité la religion avec son *Génie du Christianisme*. Vigny et Lamartine composent les méditations religieuses et philosophiques (Lamartine : *Jocelyn*, 1836; *La Chute d'un Ange*, (1838). Dieu et Satan hantent l'œuvre de Victor Hugo. Presque tous les Romantiques français ont été

des catholiques fervents (sauf Stendhal et Musset). Certains ont évolué vers le catholicisme social à la suite de Lamennais (*Essai sur l'indifférence*, 1817). Ils retrouvaient ainsi la vocation de l'Evangile, qui est de se tourner vers les plus défavorisés.

RÊVERIES, VISIONS, CHIMÈRES

Visions, apparitions et fantômes ont fait les beaux jours du « roman noir », mis à la mode par les anglais (Lewis, *Le Moine* 1795). Le rêve tient une place essentielle chez les Romantiques parce qu'il plonge voluptueusement dans la vie intérieure : non seulement les rêves nocturnes mais aussi les rêveries du jour, si bien évoquées par Rousseau dès 1778. En Allemagne, en particulier, et en France chez Nerval, la poésie et le lieu ou le rêve et la vie tendent à se confondre. Dans *Aurélia* (1855) Nerval décrit des visions saisissantes; mais déjà ses hallucinations l'avaient mené à la folie. Les poètes du mystère, comme Edgar Poe, ont aussi exploité la confusion entre le réel et l'irréel, les possibilités indéfinies du rêve. L'irrationnel du songe devient lieu poétique par excellence.

L'HISTOIRE

L'âge romantique est l'âge d'or de l'Histoire. Une histoire plus proche de Hugo, que de nos historiens modernes. Quand Michelet écrit entre 1833 et 1869, son *Histoire de France*, c'est dans une véritable épopée, au lyrisme débriqué, qu'il ressuscite le passé. Dans toute l'Europe, l'Histoire fournit au roman un cadre pittoresque, et les personnages héroïques sont à la mesure des aspirations romantiques. En France, Balzac rivalise avec Walter Scott (*Ivanhoé*, 1819) et connaît son premier succès avec *Les*

Chouans (1829) : l'intrigue se déroule sous la Révolution. Le Moyen Age, le XVI^e et le XVII^e siècle inspirent *Notre-Dame de Paris* de Hugo (1831), *Cinq mars* de Vigny (1826) ou la *Chronique du règne de Charles IX* (1829) de Mérimée.

Enfin, l'épopée de Napoléon et la Révolution française ont été deux références majeures de la littérature romantique.

Rémy Lillat
et Catherine Sadoun

25 février 1830 : la bataille d'Hernani

Dans l'Espagne du XVI^e siècle trois hommes sont amoureux de la même femme, Dona Sol. L'un est un vieillard, Don Ruy Gomez, l'autre est un proscrit, Hernani, le troisième est le roi Don Carlos... Tel est le scénario -assez compliqué il est vrai- imaginé par Victor Hugo pour son drame Hernani. Avant même la représentation, des passages en sont colportés, déformés et ridiculisés par les adversaires de Hugo, partisans du théâtre classique : « tissu d'extravagances » s'exclament-ils à la lecture de ce texte échevelé. Le 25 février 1830, c'est la première de la pièce. Hugo et les siens -Théophile Gautier, Gérard de Nerval... - ont organisé la claque. Mais c'est le tollé des bien-pensants. A la fin du spectacle, Hugo compte les vers qui n'ont pas été sifflés : impossible, aucune tirade n'a échappé aux quolibets! Querelle historique entre l'« ancien » et le « nouveau », Hernani reste pour la postérité l'emblème du premier grand tumulte provocateur du Romantisme. R.L.

L'invitation aux voyages

En 1809, il fallait trois jours parfois quatre, à la vitesse de 9km à l'heure, pour se rendre en diligence de Paris à Châteauroux, et encore ne pouvait-on le faire que trois jours par semaine! Quel progrès, lorsque, à la fin de la Restauration, le trajet ne dura plus... que 17 heures et qu'il y eut un service de voiture quotidien! Rejoindre Lyon demandait, en 1810, en roulant nuit et jour, quatre jours. Imaginons, nous qui sommes habitués au TGV ou à l'avion, combien de temps on mettrait pour se rendre à Rome, en passant les Alpes, ou à Naples, ou en Russie, ou encore en Orient. A cette longueur des voyages, il fallait ajouter l'incertitude des horaires, la fatigue, l'inconfort et la saleté des relais de poste, la possibilité de mauvaises rencontres. Et pourtant les Romantiques furent d'infatigables voyageurs, qui sillonnèrent l'Europe en diligence, en coche d'eau ou même à pied, sac au dos, pendant des semaines, des mois, des années.

Pourquoi partaient-ils? Le goût du voyage n'est pas nouveau. Tout Anglais, jeune et riche, se devait de faire « le Grand Tour » : parcourir pendant vingt à trente mois l'Europe continentale pour compléter ses connaissances et affermir son caractère. Rite de passage à l'âge

adulte. Mais bientôt le goût de l'étranger se mue en goût de l'étrange. On cherche le nouveau, le dépaysement. Pour les âmes romantiques en proie au mal du siècle, le voyage constitue une manière d'exorciser l'inquiétude. On part en quête de pittoresque et de connaissances, mais surtout à la recherche d'émotions, de sensations inouïes qu'on éprouve souvent au contact de la nature sauvage et qu'on essaye d'approfondir en tenant un journal de voyage, ou en écrivant à ses amis. Ainsi Stendhal raconte dans son « Journal », ses innombrables déplacements, du nord au sud de l'Europe, entre 1801 et 1818. Au printemps 1809, il traverse Stuttgart, Ulm, et décrit « un paysage grandiose » à son arrivée à Neubourg. Il s'agissait de la vallée du Danube : « *Un paysage superbe (...) auquel il ne manquait que de hautes montagnes et un lac* »,

LE RHIN

« *Fier et noble fleuve, violent mais sans fureur.* » (Hugo)

S'il est un voyage obligé pour les Romantiques, c'est le voyage au Rhin : on visite les chutes de Schaffhouse, le rocher de Lorelei, les Burgs en ruine surplombant les eaux, sans oublier Cologne et la cathédrale. Le Rhin ouvrait la porte de l'Allemagne, « *notre mère à tous* » affirmait Nerval : patrie des premiers Romantiques (Goethe, Schiller), c'était la terre de la rêverie et de l'idéalisme, célébrée par M^{me} de Staël. Pour tous, le

Rhin est le grand fleuve mythique, le Rhin des légendes et des sorcières ; c'est aussi la grande voie de communication entre les civilisations : frontières qu'on se dispute à coups de vers ou à coups de canon.

LES ALPES

Rousseau, grand voyageur, avait le premier parcouru les Alpes à pied. Son héros Saint Preux (dans *La Nouvelle Héloïse*), retrouve la paix de l'âme en respirant « l'air plus pur et plus subtil » des montagnes du Valais. Obermann, personnage de Senancour, s'y réfugie lui aussi pour guérir sa mélancolie. Ainsi, le voyage en haute montagne (les Alpes surtout, lieu de passage vers l'Italie) fut à la mode, d'autant que les médecins le conseillaient à leurs patients. On venait y chercher des émotions fortes, uniques, que seul pouvait dispenser un cadre à ce point exceptionnel. Quel courage et quelle audace ils avaient à s'aventurer avec des équipements de fortune, les femmes en robe longue et bottines, sur les sentiers bordant les précipices ! Mais à l'horreur et à la peur, délicieuses, s'ajoutait l'émerveillement devant la beauté et l'immensité des paysages, qui les conduisait souvent à méditer sur la petitesse et la mesquinerie de l'homme face à la grandeur de la création divine, à l'infinie puissance de la nature.

L'ITALIE

Pour les gens du Nord, l'Italie c'était d'abord « la mère des arts », des siècles de civilisation, la découverte récente de grands sites archéologiques (Pompéi, Herculanium). C'était une lumière et des paysages nouveaux. C'était aussi, une autre façon de vivre, passionnée, généreuse, se moquant des mesquineries et des conventions sociales. Ainsi Musset et George Sand ont visité Florence, Venise en 1833 pour consacrer leur

amour romantique. L'Italie, c'était encore la patrie des carbonari, des complots pour le libéralisme. Enfin, c'était l'amour enthousiaste de la musique. A Venise, à Naples, à Milan, une société brillante assiste aux opéras et vit au milieu des fêtes musicales. C'est ce que raconte Stendhal, pour qui l'Italie est une deuxième patrie. Il en aime les paysages, les visages et la langue. Trois œuvres au moins illustrent cette passion : *Rome, Naples, Florence, 1827*; *Promenades dans Rome 1829*; *La Chartreuse de parme 1839*.

LA GRÈCE ET L'ORIENT

Byron, le révolté, le héros ténébreux qui exalte la passion, l'audace de vivre, la liberté, se rangea du côté des carbonari, en Italie où il était venu vivre, loin de la puritaine Angleterre. Il alla rejoindre ceux qui en Grèce luttèrent contre l'oppression turque, et mourut de fièvre à Missolonghi. Guerre d'indépendance qu'Hugo (*Les Orientales*) ou Delacroix prirent pour sujet (*Les Massacres de Scio*). La Grèce, c'était aussi la porte de l'Orient, fabuleux et mythique (*Le Voyage en Orient*, Nerval 1851), vers lequel tous se tournaient, l'Orient moyenâgeux, primitif, riche en senteurs, en violences, en foules bigarrées, l'Orient des bazars, des harems et des odalisques. Nombreux sont encore les hauts lieux du romantisme européen : la région des lacs en Angleterre, qui inspira les poètes lyriques Wordsworth et Coleridge, l'Ecosse, ses châteaux gothiques, ses lochs, ses légendes qu'évoquèrent Ossian ou Walter Scott, la Russie lointaine, Moscou, Saint-Petersbourg ou le Caucase chantés par Pouchkine ou Lermontov, etc.

Colotto Becker

© PHOSPHORE FEVRIER 1992